

eux en vainqueur de la bataille de Verdun. Maurice, qui ne doute jamais de rien, en parle à Bastien avant d'aller dormir.

- Encore quelques obus sur les **Boches**, dit-il à Bastien, et vlan ! On sera chez nous plus tôt qu'on ne croit...

Les soldats se sont installés tant bien que mal, les uns près des autres.

Bastien, debout, adossé aux planches du poste de garde, a pris position.



Les petits rongeurs sortent de leur cachette et pullulent dès que la nuit tombe.

Un silence aussi épais que l'obscurité lui donne l'impression qu'ils sont désormais seuls dans l'univers. Que rien n'existe plus que ce boyau plein de gadoue... de gadoue mais aussi de rats. Car les petits rongeurs sortent de leur cachette et pullulent dès que la nuit tombe. Ils semblent jaillir de nulle part avec leur petit corps allongé et leur longue queue pelée. Les tranchées en sont infestées.

Bastien entend le moindre bruit : ce sont des frottements légers, quelques gémissements, parfois une toux. Là, il entend une exclamation étouffée. Un mouvement se fait sous l'abri. Les rats ont dérangé les dormeurs. Ils furètent à la recherche de quoi manger. Le pain est bien caché, mais les rongeurs se fauillent partout. Bastien, qui a connu une vie rude à la ferme, arrive à les oublier la nuit. Mais d'autres font des cauchemars et hurlent quand ils sentent les pattes des animaux sur leur visage.

Enfin, tout redevient parfaitement silencieux, et quand un camarade prend la relève, Bastien part aussitôt se coucher sous l'abri, et il s'endort d'un sommeil lourd et sans rêves.

*Bastien et sa section arrivent
enfin au lieu de rendez-vous : un camion
de ravitaillement les attend.*

À l'aube, le petit détachement se remet en route. Les soldats progressent lentement mais régulièrement.

Bastien et quelques camarades ont quitté la tranchée avec le lieutenant sur une civière. Ils partent vers l'ouest, là où ils ont rendez-vous avec le camion de ravitaillement et le médecin. Bastien est encore solide sur ses jambes malgré sa blessure qui a du mal à cicatriser. Il soutient un de ses camarades qui boite. Les autres ne valent guère mieux que lui. Le médecin décidera de leur sort.

La marche est lente. Mais l'espoir d'avoir des médicaments, des provisions et peut-être des nouvelles de leur famille les soutient.

Au petit matin, un faible soleil réchauffe l'atmosphère. Le brouillard est moins épais.

Enfin, les soldats entendent un bruit de moteur avant d'apercevoir un camion avec une grande croix rouge. Comme tous ses camarades, Bastien ressent un vif soulagement en le voyant arriver.

Le véhicule brinquebale et s'arrête à côté d'eux. Il en sort trois individus : le chauffeur, le médecin et un autre soldat. En quelques minutes, ils installent une grande tente de toile sous laquelle ils posent des sortes de matelas – en fait, ce sont des housses pleines de paille.

La petite troupe d'éclopés entre sous l'abri.

- Allons, dit le médecin de sa voix rassurante, on s'installe...

Et il s'approche du lieutenant qu'il salue et avec qui il échange quelques mots.

Comme par magie, le soldat du camion pose à terre un petit réchaud et tient au-dessus un récipient d'où s'échappe une incroyable odeur de café !

Pendant ce temps, le médecin est à l'œuvre : il ausculte chacun, soigne les plaies, donne des conseils et des médicaments. Seul le lieutenant ne repartira pas avec les hommes de la section. Sa blessure est sérieuse. Quand le médecin a défait son bandage, il s'est dégagé de la plaie une épouvantable odeur. Bastien a deviné que l'état du lieutenant était plus grave qu'il ne l'avait laissé paraître ; leur adjudant prendra le commandement.

Bastien et ses camarades déballent leurs « trésors ». D'abord les victuailles : des boules de pain, du fromage, des boîtes de singe⁷ en rab⁸ et du café. Sans oublier les paquets de tabac et la gnôle⁹. Et puis il y a les colis et le courrier qu'ils distribueront en regagnant leur tranchée sans chercher à savoir maintenant s'il y en a pour eux. C'est ensemble qu'ils le découvriront. Et si, par hasard, certains colis contenaient du saucisson ou des gâteaux, ils les partageraient en buvant un coup de pinard¹⁰ pour fêter l'événement.

7. Boîtes de singe : bœuf cuit en conserve.

8. En rab : en plus.

9. Gnôle : eau de vie.

10. Pinard : vin ordinaire.



Bastien et ses camarades déballent leurs « trésors ».

Le chauffeur du camion, qui a un fort accent de la région, est un bavard. Bastien, qui va et vient pour répartir les provisions dans les sacs à dos, l'écoute distraitemment jusqu'au moment où le mot chien retient son attention.

- Ouais, mon gars, dit le chauffeur, même les chiens sont des héros dans nos lignes... Celui dont je te parle nous a sortis plusieurs fois du pétrin en transportant des messages quand plus rien ne marchait. Des champions, je te dis ! Malheureusement, le dernier, il n'est pas revenu...

- De quel chien parles-tu ? demande Bastien la gorge serrée.

- C'était un grand animal, costaud, d'une couleur un peu comme le brûlé, enfin roussi quoi... et des oreilles en pointe.

- C'est un chien de quelle race ?

- Ça, je ne peux pas dire...

- Son nom ?

Le chauffeur se dandine d'un pied sur l'autre, regarde Bastien d'un air de reproche comme s'il lui faisait passer un examen.

- Ce que je sais, c'est qu'il est mort en héros, voilà tout, conclut-il avant de changer de sujet.

Bastien en est tout retourné. Et si c'était Mirliton ? Mais il n'a pas le temps de s'interroger plus longuement. Le moment est venu de repartir.

*La 1^{re} section reçoit des nouvelles de l'arrière :
du courrier pour Bastien, un colis pour Maurice.*

- Encore un colis ! dit Bastien en tendant un drôle de paquet à Maurice, elle pense bien à toi ta marraine...

Maurice a un large sourire. Il attrape le colis et s'éloigne pour l'ouvrir. Bastien, lui, a une lettre. Il s'assoit sur un rondin et l'ouvre. Il reconnaît l'écriture appliquée de son père dont il est très fier. Car c'est ensemble qu'ils ont appris à lire et à écrire. Quand Bastien est allé à l'école, son père, qui n'avait pas eu cette chance, a décidé d'apprendre tout ce que son fils apprenait. L'instituteur, mis au courant, corrigeait des devoirs spécialement préparés pour le père. Grâce à cela, aujourd'hui, Bastien lit avec plaisir les longues et belles lettres de son père.

« Cher fils,

Ta mère et moi pensons à toi chaque jour. Nous avons appris que l'offensive de nos troupes progressait. Tranchée après tranchée, nous regagnons du terrain... Je suis fier de savoir que tu es de ceux-là. Chamery est resté calme ces derniers temps. Nous fournissons des volailles au commandement français de la région. Tu auras bientôt un colis. Je laisse la parole à ta sœur... »

Bastien déchiffre avec indulgence et bonheur l'écriture balbutiante de Louise. « Tu me manques, écrit-elle avec quelques ratures, je t'ai envoyé Mirliton pour veiller sur toi... »

Bastien commence à comprendre comment il a pu être en présence de leur chien. Mais, aussitôt, une crainte le saisit. Et s'il était arrivé quelque chose à Mirliton ? Le reste de la lettre lui donne des nouvelles de toute la famille et l'assure une fois de plus de l'affection des siens.

Quand Bastien remet la lettre dans l'enveloppe, Maurice arrive vers lui, à grands pas.



- Devine...

- Quoi ? dit Bastien... le contenu du paquet ?

Maurice hoche la tête.

- Une écharpe assortie aux chaussettes, répond Bastien en plaisantant à moitié.

- Non.

- Est-ce que ça se mange ? interroge alors Bastien.

- Ouais.

- Hum..., dit Bastien, salé ou sucré ?

- Salé, répond Maurice avec un air gourmand.

- Je donne ma langue au chat.

- Un énorme pâté !

Maurice lui met sous le nez une grosse terrine qui dégage une odeur délicieuse de viande parfumée aux oignons.

- Avec le pain frais que tu viens de rapporter, on va se régaler, l'ami !

Leur joie est de courte durée. Des explosions retentissent au loin.

L'adjudant passe parmi eux. Les ordres sont d'avancer et de prendre une tranchée allemande. La section de Bastien va épauler les soldats français qui tiennent leur position là-bas. Il a entendu dire que beaucoup d'entre eux étaient morts, et qu'ils attendaient leur renfort avec impatience.

- On marchera sur eux cette nuit, dit l'adjudant, et demain, au petit jour, on attaquera avec ceux de la 3^e compagnie... Faut pas que ça traîne !

La section de Bastien reçoit l'ordre de prendre d'assaut une tranchée allemande.

Le trajet de nuit est rude. Il n'y a pas une lumière. Il faut être attentif à chaque pas, garder le rythme, rester aux aguets. Maurice ferme la marche. Il est costaud et en bonne santé, c'est lui qui épauler les traîneurs. Enfin, ceux qui ont un gros coup de fatigue !

À quelques mètres de la tranchée, les hommes de la section qui avancent accroupis depuis une dizaine de minutes rampent presque pour se glisser dans le boyau boueux où ils rejoignent les survivants de la 3^e compagnie. Ils prennent position en fonction des ordres que leur lieutenant chuchote. Dès qu'ils seront prêts, l'assaut sera donné.

Bastien et deux de ses camarades sont chargés de foncer vers l'ennemi pendant que leur artillerie enverra des obus.

Des éclairs de feu traversent soudain le ciel soulevant des gerbes de terre. Comme toujours, l'assaut se fait dans une atmosphère de cauchemar. Les obus sifflent au-dessus de leurs têtes, puis éclatent... Des corps s'abattent sur le sol. On fonce vers l'objectif parce qu'on veut gagner, parce qu'on veut en finir, parce qu'on ne peut plus reculer...

De part et d'autre, des vies sont fauchées, des corps sont mutilés...



Des éclairs de feu traversent soudain le ciel soulevant des gerbes de terre. L'assaut se fait dans une atmosphère de cauchemar.

Quand Bastien atteint la tranchée ennemie, il a la surprise de voir que les obus français ont tué l'artilleur allemand et des soldats autour de lui. À quelques mètres de lui, des camarades de sa section le talonnent. Bastien aperçoit son adjudant à qui il fait un signe. Quelques coups de feu suffisent pour se rendre maître des lieux. Les rescapés boches sortent de leur tranchée un drapeau blanc au fusil. Ils sont en piteux état. On les fait prisonniers.

La 1^{re} section prend possession des lieux avec prudence. Bastien et ses camarades viennent de conquérir une nouvelle position.

Mais au moment où Maurice les rejoint, un soldat allemand jaillit de derrière une motte de terre comme un diable de sa boîte. Bastien, qui l'a aperçu le premier, se jette sur Maurice qu'il plaque à terre. Puis, d'un mouvement vif, il se redresse et tire. Un seul coup de feu qui fait mouche. C'est ça la guerre : tuer ou être tué ! Bastien est soulagé mais triste. Cet ennemi, c'était,

comme lui, un pauvre gars, encore plus jeune peut-être, et qu'une famille aime et attend.

- Tu rêves ? lui dit Maurice, t'as le regard vague...

- Non.

- Tu m'as sauvé. C'est ça qui compte, non ? Il n'y avait pas d'autre moyen.

Bastien lui donne une tape sur l'épaule. Maurice a raison. Ici, ils n'ont pas d'autre choix. Ça ne sert à rien d'y penser plus longtemps. Bastien marmonne quelques mots d'une prière que son père lui a apprise et qui finit par « qu'il repose en paix ».

Dans l'après-midi, les vainqueurs sont rejoints par plusieurs camions bâchés.

Les blessés sont chargés pour être soignés à l'arrière, et on fait le point.

Quelque temps après, Bastien et Maurice sont appelés par leur adjudant. Il leur tend un papier. Ils ont chacun dix jours de permission et pourront repartir avec les camions.

- Tu rentres chez toi ? demande Maurice à Bastien, à Chamery ?

- Oui. Et toi ?

- Je vais aller voir Laurette, dit Maurice d'un air un peu solennel qui fait rire Bastien.

- Elle a peut-être... cent ans, plaisante-t-il.

Maurice hausse les épaules et lui tourne le dos. La plaisanterie ne lui plaît pas. Laurette est forcément jeune, grande, bouclée. Mais... Le doute s'insinue en lui. Et si Bastien avait raison ?